



**HAL**  
open science

## Sur la famille du gr. $\beta\sigma\kappa\omega$

Romain Garnier

► **To cite this version:**

Romain Garnier. Sur la famille du gr.  $\beta\sigma\kappa\omega$ . Revue de philologie, 2009, 83/2, pp.211-221. hal-00940886

**HAL Id: hal-00940886**

**<https://hal.science/hal-00940886v1>**

Submitted on 3 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Romain GARNIER  
Université de Limoges  
([garromain@gmail.com](mailto:garromain@gmail.com))

## SUR LA FAMILLE DU GREC βόσκω

*Résumé* : Dans l'étude qui va suivre, on se propose de retracer l'histoire de la famille du gr. βόσκω « faire paître ». Ce groupe d'aspect archaïque ne possède aucune parenté clairement identifiable au sein de la famille indo-européenne, et la comparaison tourne court. Cependant, s'il s'avère infructueux de chercher une racine verbale susceptible de rendre compte des faits attestés, il n'est pas exclu de pouvoir dépasser l'aporie étymologique que soulève le gr. βόσκω en admettant une néo-racine d'émergence grecque : il y aurait eu essor d'un nivellement lexical, avec la disparition d'un supplétisme hérité, d'où la nécessité d'une néo-apophonie productive, conduisant à l'*illusion* d'une racine verbale authentique. Il s'agit de trouver la forme-pivot héritée, sur laquelle se fonde toute la famille du gr. βόσκω.

### 1. famille du gr. βόσκω « faire paître »

Le verbe βόσκω « nourrir, faire paître » est déjà homérique. Il se dit de la terre, qui nourrit les humains (λ 365, βόσκει γαῖα μέλαινα...άνθρώπους). Au moyen, il signifie « paître » (δ 348, ἔλαφος...ἄγκεια ποιήεντα # βοσκομένη « la biche qui paît les vallées riches en herbes »). Il existe un itératif ionien βοσκέσκοντο (μ 355). Le futur βοσκήσω est déjà homérique (ρ 559 # γαστέρα βοσκήσεις « tu repaîtras ton ventre »). L'essentiel des formations nominales vivantes sont bâties sur ce thème βοσκη- : le neutre médio-passif βόσκημα « tête de bétail » et le nom d'action βόσκησις « action de paître ». Il existe même un nom d'agent βοσκήτωρ « pâtre »<sup>1</sup>. On relève en outre un postverbal βοσκή « fourrage » ainsi qu'un nom d'agent βοσκός qui figure anciennement en second membre de composé : προ-βοσκός « gardien de troupeaux » (Hdt.) et le célèbre πορνο-βοσκός « proxénète ». Le composé γηρο-βοσκός « qui prend soin d'un vieillard » doit être un substitut expressif du terme non-marqué γηρο-τρόφος selon CHANTRAINE (*DELG* : 177).

En regard de ces formations fondées sur le thème verbal, il existe une couche plus ancienne, dénuée du suffixe -σκ-. Il s'agit des noms d'agent homériques βοτήρ et βώτωρ « pâtre » qui ne présentent pas de différence de sens appréciable entre eux<sup>2</sup>, ainsi que le rare nom d'action βόσις « pâture »<sup>3</sup> (T 268, βόσιν ἰχθύσιν « nourriture pour les poissons »). L'adjectif en -τός figure en composition, dans le type βού-βοτος « où paissent les bœufs » (se dit d'Ithaque en ν 246). Le neutre pluriel τὰ βοτά « le bétail » s'oppose ainsi à τὰ θηρία « les bêtes sauvages » (Platon, *Menex.* 237d). Chez Homère, la clause πάντεσσι βοτοῖσι #

<sup>1</sup> Donné comme glose de l'hom. βώτορας ἄνδρας # « des pâtres » (M 302). La forme tardive βοσκήτωρ figure en outre dans l'*Etymologicum Magnum* (205, 502).

<sup>2</sup> Contra : BENVENISTE (1948 : 45) qui veut à toute force que βώτωρ soit un gardien occasionnel et βοτήρ un bouvier de profession, arguant du fait que βώτωρ est parfois apposé à ἀνήρ (ainsi en M 302).

<sup>3</sup> Imité par Quintus de Smyrne (1, 329, οἰωνοῖς δὲ βόσις καὶ θηρσὶ θανόντες # κείσεσθε).

« à tous les troupeaux » (Σ 521) désigne indifféremment le petit ou le gros bétail. Chez les auteurs attiques, le terme βοτόν signifie plutôt « brebis »<sup>4</sup>. Le dérivé secondaire βοτάνη « fourrage » apparaît dès l'*Illiade*. La langue homérique recèle un composé βωτιάνειρα f. « qui nourrit les hommes ». Ce dernier se dit toujours de la terre (A 155, ἐν Φθίῃ ἐριβώλακι βωτιανείρη # « dans notre Pthie fertile et nourricière »). Toute cette famille s'articule de la même façon que l'ion. δόσκον « je distribuais » à qui répond δόσις « action de donner » ainsi que les noms d'agent primaires δοτήρ et δώτωρ « donateur, qui donne ». Le vieux composé hom. βωτι-άνειρα « qui fait paître les hommes » correspond au type δωσί-δικος « qui rend des comptes »<sup>5</sup>. En composition, sur le modèle du type προ-δό-της « traître », on trouve ce qu'on s'attend à trouver, c'est à dire συ-βό-της « porcher » et βου-βό-της « bouvier ». Il existe d'ailleurs un dérivé secondaire hom. συβόσιον « porcherie »<sup>6</sup>.

Seule ombre au tableau, la présence d'une longue *a priori* anormale dans ce système apophonique parfait. Il s'agit des composés du type d'hom. συ-βώ-της « porcher » (δ 640), qui ne s'expliquent pas. Il faut d'ailleurs ici noter que les seules données mycéniennes concernant la famille du gr. βόσκω « faire paître » sont précisément ces fameux composés : le myc. *su-qa-ta-o* /συg<sup>u</sup>ώτᾱho/ (PY Ea 109) et *qa-u-qa-ta* /g<sup>u</sup>ου-g<sup>u</sup>ώτᾱz/ (KN X 480), lesquels peuvent, du reste, aussi bien refléter respectivement /συg<sup>u</sup>ώτᾱho/ et /g<sup>u</sup>ου-g<sup>u</sup>ώτᾱz/ avec des brèves radicales<sup>7</sup>. Cependant, au vu de l'anomalie interne que représente le type d'hom. συ-βώ-της « porcher », il est plus vraisemblable d'admettre que la forme héritée est συ-βώ-της, tandis que συ-βό-της doit être analogique du type προ-δό-της « traître ».

Frontalement, toute cette famille semble reposer sur une racine verbale βω- / βο- fournissant des formations radicales. Le système apophonique en est très conservateur, mais pourrait être en partie calqué sur la famille du verbe δίδωμι « donner ». De fait, on serait bien en peine de trouver du matériel comparatif qui fournisse le plus petit commencement de piste. C'est donc par les composés du type d'hom. συ-βώ-της « porcher » qu'il convient de commencer l'enquête, à l'intérieur-même du grec. Sur la foi des données mycéniennes, on admettra un prototype gr. com. \*g<sup>u</sup>ου-g<sup>u</sup>ώτᾱς « bouvier ». Nul ne s'est avisé qu'un pareil composé pouvait appartenir à une tout autre classe que celle des noms du type προ-δό-της « traître ». On peut admettre un masculinatif secondaire, selon le processus de date grecque qui s'observe fort nettement entre κοίτη f. « couche » (< \*kój-teh<sub>2</sub>) et l'hom. ἄ-κοίτη-ς « qui couche avec » (< gr. com. \*hḡ-koítᾱ-ς), qui alterne d'ailleurs avec παρα-κοίτη-ς « qui couche auprès »<sup>8</sup>. Cette hypothèse permettrait de débloquent la situation à peu de frais : on poserait comme forme de départ un substantif gr. com. \*g<sup>u</sup>ώτᾱ f. « troupeau ».

<sup>4</sup> Il n'est pas du tout évident que βοτά désigne des oiseaux chez Aristophane (*Nuées*, v. 1427).

<sup>5</sup> Attesté dès Hérodote (6, 42, ἵνα δωσίδικοι εἴεν « afin qu'ils réglent leurs différends par voie judiciaire »). Le védique présente des composés tout semblables, ainsi *dāti-vara-* « qui accorde un vœu ».

<sup>6</sup> Noter que συβόσια « porcheries » est à scander | ~ ~ ~ | en Λ 679 (= ξ 101).

<sup>7</sup> Ainsi BARTONĚK (2003 : 139 et 185). Selon lui, *qa-u-qa-ta* serait un anthroponyme, mais rien n'impose cette analyse. Par ailleurs, l'auteur semble admettre les deux valeurs prosodiques pour *su-qa-ta-* qu'il rapproche également de συβώτης et de συβότης. Pour *qa-u-qa-ta*, il préfère rapprocher le type βουβότᾱς attesté chez Pindare (*N.* 4, 52). Tout cela est arbitraire, et ne repose sur aucune doctrine.

<sup>8</sup> Pour ce type, voir RISCH (1974 : 228), qui cite notamment ἀρχυλο-χήλη-ς et αἰολο-μίτρη-ς.

## 2. nouvelle proposition étymologique

### 2.1. un nom du type κοίτη f. « couche »

Si l'on admet un étymon gr. com. \*g<sup>u</sup>ώτᾱ f. « troupeau » (< \*g<sup>u</sup>óh<sub>2</sub>-teh<sub>2</sub>), il devient loisible de songer au lit. *gúotas* m. « troupeau » qui doit reposer sur \*g<sup>u</sup>óh<sub>2</sub>-to- « richesse sur pieds, bétail ». La racine sous-jacente en serait \*g<sup>u</sup>eh<sub>2</sub>- « se tenir debout, tenir sur ses pieds »<sup>9</sup> (gr. βέβηκα « je me tiens debout »), qui désignait sans doute un *état* avant de désigner une *action* (de LAMBERTERIE, 1990 : 139). En propre, le substantif \*g<sup>u</sup>óh<sub>2</sub>-to- devait être un nom d'action (« fait de se tenir sur ses pieds »), concrétisé au sens de « richesse sur pieds, troupeau ». Le féminin \*g<sup>u</sup>óh<sub>2</sub>-teh<sub>2</sub> (gr. com. \*g<sup>u</sup>ώτᾱ) en était sans doute le collectif (« ensemble de têtes de bétail »). On connaît bien la distinction πρόβατα ≠ κειμήλια chez Homère : il s'agit des *biens meubles*<sup>10</sup> s'opposant aux *biens immeubles*. Cette conception se retrouve trait pour trait dans le v.-isl. *gagganda fé* ≠ *liggjanda fé* (BENVENISTE, 1969, I : 44).

### 2.2. une innovation apophonique CōC-, CōC-

Toute la famille serait sortie d'une innovation apophonique, selon le principe de la quatrième proportionnelle : gr. πᾱ- / πᾱ̃- « paître » : βω- / X « paître » (X = βω-). On en a tiré un néo-degré réduit βω- analogique et de date grecque. Auparavant, seul les termes \*g<sup>u</sup>ώτᾱ « troupeau » et \*g<sup>u</sup>ου-γ<sup>u</sup>ώτᾱ-ς « bouvier » étaient hérités. Tout le reste était fourni par la racine \*peh<sub>2</sub>- « paître » dont il subsiste des traces notables en grec. On peut admettre une situation de supplétisme grandissant entre la racine héritée √πᾱ- / πᾱ̃- « paître » et la pseudo-racine synonymique √βω- / βω- tirée de composés nominaux désormais perçus comme des composés verbaux. Le tableau ci-après esquisse l'histoire contrastive des deux familles, dont la première a rapidement décliné au profit de la seconde :

supplétisme grec commun	néo-apophonie CōC-, CōC-
*g <sup>u</sup> ώ-τᾱ f. « troupeau »	*βώ-τη f. « troupeau »
*g <sup>u</sup> ου-γ <sup>u</sup> ώ-τᾱ-ς « bouvier »	βου-βώ-τη-ς « bouvier »
*g <sup>u</sup> ου-πά-τᾱς « bouvier »	βου-βό-της « bouvier »
*πα-τόν « tête de bétail »	βω-τόν « tête de bétail »
*πα-τις « action de paître »	βό-σις « pâture »
*πα-τήρ « pasteur, paître »	βω-τήρ « pasteur »
*πά-σκω « faire paître »	βό-σκω « faire paître »
déverbal *πα-σκᾱ́ « pâture »	βω-σκή « pâture »
*g <sup>u</sup> ου-πασκός « bouvier »	βωο-βωσκός « bouvier »
*πατιγ-άνωρ m. « protecteur »	(± hom. ποιμήνωρ)
*πατιγ-άνερ-γα « protectrice »	hom. βωτιάνειρα

<sup>9</sup> Cf. βῆμα: πρόβατα « troupeau » (Hsch.). Ici βῆμα (< \*g<sup>u</sup>éh<sub>2</sub>-mḡ) est synonyme de \*g<sup>u</sup>ώτᾱ (< \*g<sup>u</sup>óh<sub>2</sub>-teh<sub>2</sub>).

<sup>10</sup> Le véd. *jágat-* « monde » (< \*g<sup>u</sup>é-g<sup>u</sup>h<sub>2</sub>-ḡt-) désigne en propre le monde vivant, qui se *meut* (NARTEN, 1972).

### 3. histoire de la racine \**peh*<sub>2</sub>- en grec

Le grec avait bel et bien hérité de la racine \**peh*<sub>2</sub>- « surveiller »<sup>11</sup> qui s'est spécialisée au sens de « pâître », notamment en latin, avec tout le groupe de *pāscor* « pâître », *pābulum* « fourrage » et *pāstor* « pâître »<sup>12</sup>. Le myc. *a<sub>3</sub>-ki-pa-ta* « chevrier » (PY Ae 108) recouvrirait un composé \**αλι-πάτᾱς* selon BADER (1978 : 119, n. 92). L'anthroponyme dialectal Πασίλᾱς (< \**πατί-λαῖφος*) renouvelle un plus ancien \**πατίγ-ανδρος* « qui protège les hommes, qui nourrit les hommes » (BADER, 1978 : 126). Ce composé serait ainsi totalement symétrique du véd. *nṛṛiti-* f. « protection des hommes » (< \**h<sub>2</sub>nṛ-ph<sub>2</sub>-ti-*) qui correspond en védique au nom d'agent *nṛ-pā-tár-* « protecteur des hommes »<sup>13</sup>.

Il est possible d'admettre un nom d'agent \**πατήρ* « pasteur, pâître » (< \**ph<sub>2</sub>-tér*), évincé par *βοτήρ*, qui est une néo-formation radicale, du type de gr. *δοτήρ*. Le type \**g<sup>u</sup>ου-πά-τᾱς* « bouvier » aurait de même été évincé par *βου-βό-της* « bouvier ». Cette forme \**g<sup>u</sup>ου-πά-τᾱς* reflète un étymon i.-e. \**g<sup>u</sup>ou-ph<sub>2</sub>-t-* « qui protège le bétail » du type de véd. *deva-stú-t-* « qui loue les dieux ». La forme pleine du second membre de composé est attestée par le véd. *go-pā-h* (< \**g<sup>u</sup>ou-ph<sub>2</sub>-s*)<sup>14</sup>. Il devait en outre exister un ancien \**πάτωρ* (reflété par *βώτωρ*), ainsi que des composés de type \**πᾱτιγ-άνωρ* et \**πᾱτιγ-άνεργα* dont le sens hérité devait être « protecteur des hommes » et « protectrice des hommes ». Le composé \**πᾱτιγ-άνωρ* est reflété par l'hom. *ποιμήνωρ*, qui est une variante métrique de la clausule *ποιμένα λαῶν* # (B 243). Le sens alimentaire doit être une réinterprétation dans le vieux composé homérique *βωτι-άνειρα* « qui nourrit les hommes ». Cette acception est contemporaine de l'émergence de la pseudo-racine √*βω-* en grec du premier millénaire. Le verbe inchoatif \**πά-σκω* « pâître » (< \**ph<sub>2</sub>-sḱ-éló-*) devait fournir un déverbal de forme \**πα-σκᾱ́* « pâture » (< \**ph<sub>2</sub>-sḱ-éh<sub>2</sub>*). Ce terme a toutes chances d'être hérité, car un étymon \**ph<sub>2</sub>-sḱ-éh<sub>2</sub>* « pâture » permet de rendre compte de l'arm. *hac* ' « pain, nourriture »<sup>15</sup> et du lat. \**pāscā*, -*a* f. « pâture »<sup>16</sup> refait sur *pāscor* et à l'origine des termes familiers *pōsca* « bibine » et *ēsca* « nourriture, pâture » (cf. fr. *êche* « appât pour les poissons »). Il est possible que les nombreux dérivés grecs en °*βοσκός* reflètent en dernière analyse un gr. com. \**g<sup>u</sup>ου-πασκός* « bouvier » formé d'après le déverbatif \**πα-σκᾱ́* « pâture » (< \**ph<sub>2</sub>-sḱ-éh<sub>2</sub>*).

<sup>11</sup> Elle est sans doute présente dans l'hom. *ἐμπάζομαι* « tenir compte de » (BLANC, 1992 : 146 sqq.).

<sup>12</sup> Pour l'étude de la racine \**peh*<sub>2</sub>- en latin, se référer à GARNIER (2010a : 175–179 et 384, n. 58).

<sup>13</sup> Ces termes relèvent en propre du vocabulaire indraïque. Il faut noter le dédoublement tautologique du composé en *RV. 1.174.10b, narāṃ nṛpātā* # « protecteur des hommes ». Cette phraséologie héritée reposant sur un syntagme \**h<sub>2</sub>nér- peh<sub>2</sub>-* « veiller sur les hommes » se prolonge dans la clausule hom. *ποιμένα λαῶν* # « pasteur du peuple » (B 243). En sanskrit classique, le terme *nṛpa-* devient la désignation générique du roi.

<sup>14</sup> On sait que ce composé est ensuite métanalysé en une néo-racine √*gup-*, d'où procède le skr. cl. *gop-a-ti* « protéger » assorti d'un parfait *ju-gop-a* « il a protégé » qui apparaît dès les *Veda*. Le type *gup-tá-* « protégé » et le nom d'action *gúp-ti-* f. « protection » apparaissent même dès l'*Atharvaveda*.

<sup>15</sup> C'est son statut de monosyllable qui détermine inmanquablement son type flexionnel, c'est à dire un thème en *-i-*. Noter le sens de « nourriture » dans le tour *hac* ' *utel* « se nourrir ». Dans la synchronie de l'arménien, c'est un nom-racine, à l'instar du type *harc* ' « question » (< \**pṛsḱ-éh<sub>2</sub>*), qui est lui-aussi devenu un thème en *-i-*.

<sup>16</sup> D'où le dérivé secondaire rare *pāscālis* « qu'on mène pâître » (Lucil., 1246 # *pascāli pecore ac montānō*).

Il faut poser un dérivé à sens passif *\*póh<sub>2</sub>-i* n. « chose surveillée, troupeau » à l'origine du substantif *\*póh<sub>2</sub>-i-u* > *\*póġ-u* > hom. πῶϋ n. « troupeau ». Le gr. ποιμήν, -ένοϋ m. et le lit. *piemuō*, -eñs m. « berger » reflètent un paradigme *\*poġ-mō<sup>n</sup>*, *\*poġ-mén-(o)s* qui repose sur *\*po(h<sub>2</sub>)-i-mō<sup>n</sup>* > *\*po.i-mō<sup>n</sup>* > *\*poġ-mō<sup>n</sup>* « berger » (GARNIER, 2010a : 384).

Le grec avait sans doute hérité de la racine *\*peh<sub>2</sub>-* « protéger, paître » ce qui permet de le situer dans une aire dialectale tout à fait conforme à ce qu'on est en droit d'attendre. L'antiquité de la racine grecque √βω- « paître » ne saurait remonter fort haut : il s'agit d'un développement secondaire. Il y a eu renouvellement lexical, et la néo-racine √βω- « paître » a subsumé les emplois et les alternances de la vieille racine héritée √πα- / πᾶ- « paître ». Les vues esquissées dans cette étude permettent de distinguer deux couches sémantiques pour cette racine πα- / πᾶ- : au vu du dossier védique, le sens de « protéger » semble irréductible pour *\*πατιγ-άνωρ* « protecteur des hommes » (± véd. *nṛ-pā-tár-*). Ce terme se reflète dans le composé tronqué ποιμήνωρ, qui équivaut à la clausule ποιμένα λαῶν, et qu'on rend de façon imparfaite par « pasteur d'hommes ». On sait que la racine *\*peh<sub>2</sub>-* se dit volontiers du dieu qui veille sur son fidèle : c'est ainsi qu'en vieux-perse, on emploie communément le tour *mām Auramazdā pātuv hacā gastā utā=maiy viθam utā imām dahyāum* (DNa 52–53) « puisse Ahuramazda me protéger du malheur, moi ainsi que ma royale maison et ce pays ! » Il n'y a ici aucune connotation de pastoralisme, et ce n'est pas non plus un dieu nourricier qu'Ahuramazda. De même, en hittite, le déponent *paḥšari* (< ingressif *\*péh<sub>2</sub>-s-o-ri*) gouverne le datif et signifie « il se met sous la protection d'un dieu »<sup>17</sup>.

C'est donc par réinterprétation secondaire que le composé homérique βωτι-άνειρα « qui nourrit les hommes » a acquis une signification alimentaire et de troisième fonction. Au départ, le composé hérité *\*πατιγ-άνερ-γᾶ* « protectrice des hommes » devait correspondre pour le sens à *\*πατιγ-άνωρ* « protecteur des hommes » (± véd. *nṛ-pā-tár-*). Ce devait être une épiclese divine, avant de devenir l'épithète de la terre nourricière.

#### 4. le gr. βότρυϋ m. « grappe de raisin »

Le terme βότρυϋ relève du vocabulaire de la vigne : il est donc suspecté d'être un vocable méditerranéen (DELG : 178). S'il ne fait pas de doute que la chose désignée soit méditerranéenne, la désignation peut remonter plus haut. À titre de parallèle typologique, il convient ici de citer l'all. mod. *Traube* f. (< germ. com. *\*prūb-ō<sup>n</sup>*) « grappe de raisin » qui est apparenté au v.h.a. *drūbo* m. et au v.-sax. *thrūbō* m. f. « grappe de raisin » (EWDS : 926). Ce groupe compte le v.-fris. *drūvel* « poignée » (< germ. com. *\*prūb-ila-*), le bas-all. *drubbel* « troupe d'hommes, attroupement », le suisse all. *truppele* « troupeau », et le bav. *trauppen* « ramassis ». Il faut encore en rapprocher le v.-fris. *drūf* « boule, tas, monceau ».

<sup>17</sup> Données philologiques chez YOSHIDA (1990 : 196) et dossier comparatiste chez GARNIER (2010a : 177–8). Selon JASANOFF (2003 : 136), la forme déponente *\*péh<sub>2</sub>-s-o* « il se met à l'abri » pourrait avoir commuté avec un présent athématique ingressif *\*póh<sub>2</sub>-s-*, *\*péh<sub>2</sub>-s-* « mettre à l'abri ».

On ne saurait non plus exclure de ce dossier le franc. \**proppa* f. « troupe d'hommes » qui donne le fr. *troupe*<sup>18</sup> et *troupeau*. On peut admettre pour la forme francique un étymon germ. com. \**prūpp-ō*<sup>n</sup> f. « troupe » alternant avec \**prūb-ō*<sup>n</sup> f. « grappe ». Qu'elle qu'en soit l'étymologie indo-européenne, cette petite famille expressive repose sur un prototype pré-germanique \**trūp-ā* alternant avec une forme à géminée \**trūpp-ā*.

Ces quelques remarques permettent de reconsidérer le lien sémantique qui unit les signifiés *a priori* irréconciliables que sont « grappe de raisin » et « groupe d'hommes », d'où « troupe, troupeau ». Partant, le gr. βότρυς m. « grappe » pourrait avoir quelque chose à faire avec le gr. \*βώτη « groupe, troupeau ». On peut admettre que βότρυς reflète une ancienne labio-vélaire, ce qui suppose un étymon gr. com. \**g<sup>u</sup>ότρυς* « grappe », ayant mécaniquement reçu l'accent des substantifs du type νέκυς. On peut esquisser la chaîne dérivationnelle reliant le gr. com. \**g<sup>u</sup>ότρυς* « grappe » au gr. com. \**g<sup>u</sup>ώτᾱ* « troupeau » : il faut partir de l'étymon i.-e. \**g<sup>u</sup>óh<sub>2</sub>-teh<sub>2</sub>* « horde, troupeau » (en propre « richesse sur pieds »). Ce collectif fournissait un singulatif \**g<sup>u</sup>óh<sub>2</sub>-th<sub>2</sub>-u* « une tête de bétail », lequel était susceptible de produire à son tour un dérivé secondaire \**g<sup>u</sup>oh<sub>2</sub>-t(h<sub>2</sub>)-u-ér* m. « ensemble de têtes de bétail », de même que le neutre \**h<sub>2</sub>ósth<sub>2</sub>-u* « un os »<sup>19</sup>, formé sur un abstrait \**h<sub>2</sub>ós-teh<sub>2</sub>* « dureté, sécheresse », permettait de forger un collectif \**h<sub>2</sub>ost(h<sub>2</sub>)-u-ér* « ensemble d'os, ossuaire » (arm. *oskr*<sup>20</sup>). Ce dérivé secondaire \**g<sup>u</sup>oh<sub>2</sub>-t(h<sub>2</sub>)-u-ér* m. « ensemble de têtes de bétail, tas, troupeau, groupe » devait posséder un instrumental pluriel \**g<sup>u</sup>oh<sub>2</sub>-t-ur-b<sup>h</sup>-s* « en groupes » qui aboutissait régulièrement à \**g<sup>u</sup>oh<sub>2</sub>-t-ru-b<sup>h</sup>-s*<sup>21</sup>. Le thème ainsi obtenu \**g<sup>u</sup>oh<sub>2</sub>.t-ru-* se simplifiait en \**g<sup>u</sup>o.t-ru-* par amuïssement de la laryngale en séquence \**CVH.CC*. (LUBOTSKY : 1981). Il en résultait un gr. com. \**g<sup>u</sup>ότρυ-* m. « grappe » d'accentuation radicale (type νέκυς). Le sens de l'adverbe homérique βοτρῦδόν « en grappe »<sup>22</sup> implique nettement l'idée de groupement, ainsi en B 89 # βοτρῦδόν δὲ πέτονται « (les abeilles) s'élancent en une grappe compacte ». Il faut donc admettre un étymon gr. com. \**g<sup>u</sup>ότρυ-* m. « bande, troupeau, groupe ».

## 5. appendix : autres avatars de la racine \**g<sup>u</sup>eh<sub>2</sub>-* en grec

### 5.1. hom. βῆσσα f. « vallée » et βόθρος m. « fosse »

La racine \**g<sup>u</sup>eh<sub>2</sub>-* « se tenir debout, tenir sur ses pieds » doit être à l'origine d'une locution \**g<sup>u</sup>éh<sub>2</sub>-m<sup>h</sup>d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-* « faire un pas, avoir pied » secondairement univerbée sous la forme \**g<sup>u</sup>éh<sub>2</sub>-d<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-e/o-* « poser le pied, s'enfoncer (dans l'eau), franchir le gué ». C'est peut-être

<sup>18</sup> Le v.-fr. *tropel* « troupeau » signifie « groupe de personnes » jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle. Noter l'emprunt lat. *troppus* qui figure déjà dans la loi des Alamans : *in troppo de iumentis* « dans un troupeau de juments ».

<sup>19</sup> Reflété par le lat. *ossua* (< \**h<sub>2</sub>ósth<sub>2</sub>-u-h<sub>2</sub>*).

<sup>20</sup> L'arm. *oskr* « os » repose sur \**oskir* (< \**ostuér*). Ce suffixe complexe \*-*u-ér* est attesté dans le hitt. *ḫašdwēr* (< \**h<sub>2</sub>o-zd-u-ér*) « ensemble de rameaux, ramure » qui est en propre le dérivé collectif du type \**h<sub>2</sub>ó-zd-o-* reflété par le gr. ὄζος m. « rameau » (RIECKEN, 1999 : 346–347).

<sup>21</sup> Avec la même métathèse que pour \**k<sup>u</sup>et-ur-* « 4 » qui aboutit à \**k<sup>u</sup>et-ru-* (gaul. *petru-*, lat. *quadru-*) en position prétonique. On peut supposer que \**k<sup>u</sup>et-ur-péd-* « quadrupède » aboutissait ainsi à \**k<sup>u</sup>et-ru-péd-*.

<sup>22</sup> Peut-être fondé sur un ancien instrumental gr. com. \**g<sup>u</sup>ότρυ* « en bande » (< \**g<sup>u</sup>o.trú-h<sub>1</sub>* < \**g<sup>u</sup>oh<sub>2</sub>.trú-h<sub>1</sub>*).

l'origine de la racine  $*g^u e h_2 d^h$  « s'enfoncer » (*LIV*<sup>2</sup> : 206) qui donne le véd. *gāhate* « s'enfoncer » (<  $*g^u e h_2 d^h - e - to\hat{i}$ ), le causatif v.-irl. *°bádi* « plonger » (<  $*g^u o h_2 d^h - éj - e / o -$ ) ainsi que le lat. *uādum* n. « gué » (< it. com.  $*g^u \check{a} \theta o m$  <  $*g^u h_2 d^h - ó - m$ )<sup>23</sup>. Le sens de la locution sous-jacente était sans doute « tenir sur ses pieds, avoir pied »<sup>24</sup>. Autrement, on ne saurait comprendre comment concilier la notion de *gué* avec celle de *profondeur*.

Il existe un adjectif  $*g^u e h_2 - d^h h_1 - ó$  « profond » (skr. cl. *gādha-* « où l'on a pied, ferme, stable, guéable » et « profond »<sup>25</sup>) assorti d'un abstrait féminin  $*g^u e h_2 - d^h h_1 - í h_2$  « profondeur » concrétisé au sens de « vallée encaissée ». C'est le prototype de l'hom. βῆσσα f. « vallée » (< gr. com.  $*g^u \check{\alpha} \theta - \gamma \alpha$ ). Il est peut-être envisageable de poser un ancien neutre acrostatique  $*g^u o h_2 - d^h (h_1) - \check{r}$  « fond » sur qui l'on aurait bâti un dérivé thématique d'appartenance de type  $*g^u o h_2 - d^h - r - ó$  « pourvu de fond, profond » qui passait régulièrement à  $*g^u o . d^h - r - ó$  en vertu de la loi *\*CVH.CC.* > *\*CV.CC.* (LUBOTSKY : 1981). Il deviendrait possible d'étymologiser l'hom. βόθρος m. « fosse » par un adjectif  $*\beta o \theta r \acute{o} s$  « profond » (< gr. com.  $*g^u o \theta r \acute{o} s$ )<sup>26</sup>.

## 5.2. βαθύς « profond » et βένθος « profondeur »

En regard de la locution  $*g^u e h_2 - m \eta d^h e h_1$  « faire un pas, avoir pied », il devait exister un doublet  $*g^u h_2 - ó - m d^h e h_1$  (où  $*g^u h_2 - ó - m$  est un nom du type ζυγόν). On admettra une univerbation  $*g^u h_2 - ó - m + d^h h_1 - ó$  aboutissant à  $*g^u o m d^h - ó$  « où l'on a pied, qui a du fond ». Ce vieux composé  $*g^u o m d^h - ó$ <sup>27</sup> fut ensuite métanalysé comme l'adjectif thématique  $*C o C - ó$  d'une néo-racine  $\sqrt{*g^u e m d^h}$ , et la machine apophonique s'est emballée, produisant  $*g^u \eta d^h - ú$  « profond » (gr. βαθύς) et  $*g^u e m d^h - e / o s$  « profondeur » (gr. βένθος).

## 5.3. βυθός m. « fond »

Le gr. βυθός repose sur une labio-vélaire initiale (de LAMBERTERIE, 1990 : 137), ainsi qu'en atteste la glose γυθίσσων· διορύσσων « creusant »<sup>28</sup> (Hsch), qui reflète une forme dialectale du verbe βυθίζω « plonger ». Il faut sans doute admettre ici un ancien syntagme  $*g^u o h_2 - u d^h e h_1$  « avoir pied, toucher le fond ». Cette locution aurait ensuite été univerbée en un adjectif  $*g^u h_2 - u - d^h h_1 - ó$  « qui touche le fond, où l'on peut poser le pied ». D'après cet adjectif gr. com.  $*g^u \nu \theta \acute{o} s$  « qui touche le fond » on aurait ensuite formé un privatif gr. com.  $*\check{h} - g^u \nu \theta - \gamma o s$  « qui ne possède pas de fond » (gr. ἄ-βυσσος). Il y a sans doute une locution symétrique  $*g^u o h_2 - u b^h u H$  « être profond » dans l'av. *gufra-* « profond » (< i.-ir.  $*g u b^h - r - á$ ) qui reflète un abstrait i.-e.  $*g^u h_2 - u - b^h (u) - \check{r}$  n. « profondeur »<sup>29</sup>.

<sup>23</sup> Pour l'étymologie de ce mot, consulter GARNIER (2010b : 937).

<sup>24</sup> Voir en ce sens de LAMBERTERIE (1990 : 144). Noter que le gr. βῆμα (<  $*g^u e h_2 - m \eta$ ) peut signifier « pas ».

<sup>25</sup> Dans les composés du type *sám̐ba-gādh̐m* « (eau) de la profondeur d'un s. » (cf. Pāṇ. 6.2.4.).

<sup>26</sup> Il n'est plus besoin d'admettre une forme apparentée au lat. *fodiō* « creuser » (<  $*b^h \acute{o} d^h H - i$ ), explication admise avec les plus grandes réserves par CHANTRAINE (*DELG* : 175).

<sup>27</sup> Comparable, dans sa facture, au composé préhistorique  $*dl(h_1) - ó m - + g^h h_1 - ó$  « lointain, qui va au loin » aboutissant à une néo-formation radicale  $*dlomg^h - ó$  « long, lointain » (BALLES, 2009 : 24).

<sup>28</sup> Le sens de « creuser » pourrait s'expliquer par l'influence de βόθρος « fosse » et de  $*\beta o \theta \acute{u} \nu \omega$  « creuser ».

<sup>29</sup> Pour la distribution des composés en  $*\acute{o} d^h h_1 - ó$  et en  $*\acute{o} b^h (u) - ó$ , consulter GARNIER (2008 : 87–88).



Le terme hérité *πρεσβύς* « ambassadeur », cognat de l'arm. *erēc* « aîné, ancien » remonte à un étymon gr. com. \**πρεῖσ-<sup>g</sup>ύς* (de LAMBERTERIE, 1990 : 932). Il est sans doute permis d'y voir un ancien composé i.-e. \**prei̯s-g<sup>h</sup>(h<sub>2</sub>)-ú-* « qui marche en avant des autres », renouvelé dans le véd. *agre-gú-* « qui marche en premier ». En propre, le second membre du composé (i.-e. \**g<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-ú-* « qui marche ») est le dérivé interne d'un ancien neutre acrostatique \**g<sup>h</sup>óh<sub>2</sub>-u* « pas » (d'où « gué, passage, fond de la rivière où l'on a pied »). Le sens de « pas » (gr. *βῆμα*) peut coexister avec celui de « troupeau » (cf. gr. *βῆμα: πρόβατα*). Il est fort tentant de rapprocher la désignation générique du gros bétail (i.-e. \**g<sup>h</sup>óu-* « bovin »), reflété par le gr. *βοῦς* (< \**g<sup>h</sup>óu-s*), dor. *βῶν* [acc.] (< \**g<sup>h</sup>óm*) « bovin mâle ou femelle », lequel concorde parfaitement avec le véd. *gáuh*, acc. *gám*. En revanche, on ne s'est guère avisé que le génitif singulier véd. *góh* (av. réc. *gaoš*) est *sui generis*, et ne correspond pas à ce qu'on attendrait pour le génitif singulier d'un nom-racine (i.-e. \**g<sup>h</sup>éu-s* eût donné av. \*\**jaoš*).

De fait, il faut poser un ancien paradigme \**g<sup>h</sup>óh<sub>2</sub>-u*, \**g<sup>h</sup>éh<sub>2</sub>-u-s* « troupeau », dont le génitif singulier aboutissait à i.-ir. \**gá(H)u-š* d'où \**gáu-š* (véd. *gó-h*)<sup>30</sup>. Ce vieux neutre, désignant en propre la richesse sur pieds, serait secondairement passé au genre animé, par l'adjonction des désinences personnelles, soit \**g<sup>h</sup>óh<sub>2</sub>-u* + \**-s*, \**-m*, ce qui rend compte aisément des formes attestées \**g<sup>h</sup>óu-s*, acc. \**g<sup>h</sup>óm*<sup>31</sup> « bovin mâle ou femelle ». Ce passage secondaire au genre animé n'est pas sans autre exemple : on connaît le cas de l'ovin, (i.-e. \**h<sub>2</sub>óu-i-s*, acc. \**h<sub>2</sub>óu-i-m*) qui repose sur un neutre acrostatique médio-patient \**h<sub>2</sub>óu-i*, gén. \**h<sub>2</sub>éui-s* « chose arrachée, laine, toison » (PINAULT, 1997 : 191 sqq.).

## 6. conclusion

La racine \**g<sup>h</sup>eh<sub>2</sub>-* « tenir sur ses pieds » (cf. gr. *βέβηκα* « être solidement campé ») possède de nombreux avatars. Si les formes d'aoriste ont revêtu une valeur proprement dynamique (gr. *ἔ-βη-v*, véd. *á-gā-t*), la valeur statique se maintient dans les formations nominales (gr. *βάσις* f. « base d'une colonne », *βῆμα* n. « tribune » et *βωμός* m. « autel »), ainsi que dans l'étymon gr. com. \**g<sup>h</sup>ótā* f. « troupeau, horde » (< \**g<sup>h</sup>óh<sub>2</sub>-teh<sub>2</sub>*), qui est en propre un nom du type *κοίτη* f. « couche » (< \**kóĭ-teh<sub>2</sub>*). Le type *συ-βώτη-ς* « porcher » est à \**βώτη* ce que *παρᾶ-κοίτη-ς* est à *κοίτη*. Ce masculinatif secondaire a ensuite déterminé la création de toute une riche famille apophonique, dont les membres offrent l'aspect de formations radicales, mais qui n'ont rien d'ancien : *βόσκω*, *βοτήρ* et *βώτωρ* renouvellent la vieille racine héritée *√πα-* / *πᾶ-* « paître » qui est largement moribonde en grec syllabique. De surcroît, il appert que la racine \**g<sup>h</sup>eh<sub>2</sub>-* se prêtait à une foule de collocations, dont plusieurs ont été métanalysées en racines, ainsi \**g<sup>h</sup>eh<sub>2</sub>d<sup>h</sup>-* et \**g<sup>h</sup>emd<sup>h</sup>-* pour ne citer qu'elles. C'est donc une véritable matrice de racines que la langue grecque, et c'est avec économie qu'on doit classifier ces dernières, au risque de voir se multiplier les entités-fantômes.

<sup>30</sup> On peut à la rigueur admettre un génitif singulier \**g<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-éu-s* du type de véd. *dró-h* « bois » (< \**dr-éu-s*).

<sup>31</sup> L'acc. sgl. \**g<sup>h</sup>óm* procède d'une géminée \**g<sup>h</sup>ómm* (< \**g<sup>h</sup>ó.u-m* < \**g<sup>h</sup>óh<sub>2</sub>-u* + \**-m*) du fait de la loi de *Stang*. En revanche, c'est par analogie que cette longue s'est étendue au nom. sgl. \**g<sup>h</sup>ó.u-s* (< \**g<sup>h</sup>óh<sub>2</sub>-u* + \**-s*).

## 7. bibliographie

- BADER F. (1978), « *De 'protéger' à 'razzier' au néolithique indo-européen : phraséologie, étymologie, civilisation* », *BSL* 73/1, 1978, 103–219.
- BALLE I. (2009), « Lang, rund und krumm: zu einigen indogermanischen Zusammenbildungen », in *\*h<sub>2</sub>nr, Festschrift für Heiner Heichner, hrsg. von Robert Nedoma und David Stifter*, Wiesbaden 2009 (= *Die Sprache* 48, 2009), 20–26.
- BARTONĚK A. (2003), *Handbuch des mykenischen Griechisch*, Heidelberg 2003.
- BENVENISTE É.
  - (1948), *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris 1948.
  - (1969), *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, 2 vol., Paris 1969.
- BLANC A. (1992), « Ἐμπάζομοι et la racine \*pā- », *Revue de Philologie* 64, 1990 [1992], 143–150.
- CHANTRAINE P. (*DELG*), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Histoire des mots*, Paris 1968. Nouvelle édition 2009, avec, en supplément, les Chroniques d'étymologie grecques (1–10) rassemblées par A. Blanc, C. de Lamberterie et J.-L. Perpillou.
- GARNIER R.
  - (2008), « Nouvelles réflexions autour de gr. ψάμαθος », *Die Sprache* 45/1 2006 [2008], 81–93.
  - (2010a), *Sur le vocalisme radical du verbe latin*, Innsbruck 2010, *IBS* 134.
  - (2010b), « Latin *bātere* 'aller', *uāde* 'va !' et la racine \*g<sup>h</sup>h<sub>2</sub>- en italique » *Latomus* 69/4, octobre.–décembre 2010, 937–951.
- JASANOFF J. H., (2003), *Hittite and the Indo-European Verb*, Oxford USA, 2003.
- KLUGE F. (1989<sup>22</sup>), *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, 22 Auflage...völlig neu bearbeitet von Elmar Seebold*, Berlin-New-York 1989 (abr. *EWDS*).
- LAMBERTERIE Ch. de (1990 I et II), *Les adjectifs grecs en -ύς, Sémantique et comparaison*, 2 vol., Louvain-la-neuve 1990.
- LUBOTSKY A. (1981), « Gr. πήγνυμι: skr. *pajrá-* and loss of laryngeals before mediæ in Indo-Iranian », *MSS* 40, 1981, 133–138.
- NARTEN J. (1972), « *jágat-* im R̥gveda » in *India maior : congratulatory volume presented to J. Gonda, edd. Jacob Ensink & Hans Peter Gæffke*, Leiden 1972, 161–166 [= NARTEN, *Kleine Schriften*, Wiesbaden 1995, 190–195].
- PINAULT G.-J. (1997), « Terminologie du petit bétail en tokharien », *Studia etymologica cracoviensia* 2, 175–219.
- RIEKEN E. (1999), *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen*, Wiesbaden, 1999.
- RISCH. E. (1974), *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin·New York 1974.
- RIX H. (2001<sup>2</sup>), *Lexikon der Indogermanischen Verben* (abrév. *LIV*<sup>2</sup>), Wiesbaden 2001<sup>2</sup>.
- YOSHIDA K. (1990), *The Hittite Mediopassive Endings in -ri*, Berlin 1990.

Romain GARNIER  
Université de Limoges  
([garromain@gmail.com](mailto:garromain@gmail.com))

**Abstract:** The following paper is intended to explain the origin of Greek βόσκω « to feed », which lacks any reliable cognate within PIE, however archaic it seems to be. Although it is unsuccessful to seek a PIE verbal root which may account for the attested facts, one may elucidate the desperate etymology of Greek βόσκω by assuming a secondary root, which would have arisen within Greek itself: an innovating lexical levelling would have ruled out the inherited root-suppletivism, so that it became necessary to produce a new ablauting pattern, giving the *idea* of a genuine verbal root. The point of this contribution is to find out the very inherited form on which the whole family of Greek βόσκω is based.